

## LA BREBIS PERDUE.

Il leur proposa cette parabole :

Qui est l'homme d'entre vous qui , ayant cent brebis , s'il en perd une , ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert , pour s'en aller dans les montagnes chercher celle qui est perdue , jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ; et qui , l'ayant trouvée , ne la mette sur ses épaules tout joyeux ; et étant de retour dans sa maison n'appelle ses amis et ses voisins et ne leur dise : réjouissez-vous avec moi , car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue ! Je vous dis qu'il y aura de même de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui vient à se repentir , plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.

(LUC, XV, 3-7, et MATH., XVIII, 12, 13).

La parabole que nous venons de lire est à la fois une des plus courtes et des plus riches qui soient sorties de la bouche de notre Seigneur. Il n'en est aucune peut-être qui peigne d'une manière plus vive et plus touchante l'amour de Dieu pour le pécheur.

Elle n'a que peu de paroles , mais chacune de ces paroles est pleine d'amour. Chacun des traits qui la composent tend à faire ressortir cet amour merveilleux d'un Dieu sauveur , pour sa créature coupable et perdue.

Combien d'amour n'y a-t-il pas déjà dans cette image d'un berger et de son troupeau , sous laquelle nous est représentée la relation de Dieu avec les hommes ! D'après les mœurs orientales , l'idée de berger renfermait celle de tendresse , de protection , de dévouement , de soins empressés et continuels. Les bergers n'étaient pas , chez les peuples de l'Orient , ce qu'ils sont dans nos contrées ; ces fonctions étaient remplies par les propriétaires eux-mêmes des troupeaux , ou du moins par des membres de leur famille ; on en voit encore des exemples de nos jours. Ce berger , qui n'était pas un mercenaire , portait une véritable affection au troupeau qui lui était confié , et l'entourait de la protection la plus vigilante. Il était dans l'usage de donner des noms à ses brebis , et elles obéissaient avec empressement à sa voix bien connue. Il prodiguait ses soins à celles qui étaient malades , et ne craignait pas de s'exposer lui-même pour garantir son troupeau. Voilà l'image que le Dieu du ciel et de la terre a voulu choisir pour représenter la relation qui l'unit aux pauvres enfants d'Adam. « Vous êtes mes brebis , vous hommes , les brebis de mon pâturage , et je suis votre Dieu , a

dit le Seigneur, l'Éternel. » Dieu semble se complaire à revenir constamment sur cette douce image, et il n'en n'est aucune qui soit plus fréquente dans l'Écriture. Elle se trouve déjà dans les livres historiques de Moïse et dans ceux des Rois ; elle revient avec de riches développements dans les psaumes et dans les prophètes ; l'évangile et les épîtres y ajoutent de nouveaux détails ; et elle reparaît jusque dans l'Apocalypse pour peindre le bonheur du ciel. Rien de plus doux, de plus tendre, et en même temps de plus gracieux que les développements donnés à cette image dans la bible entière. Il serait trop long de les exposer ici dans leur entier, et d'ailleurs vous les avez sans doute plus ou moins présents à la mémoire ; mais permettez-nous d'en rassembler du moins les traits principaux dans un tableau rapide et abrégé.

« Je ne veux pas, a dit l'Éternel, que mon peuple soit comme un troupeau de brebis qui n'a point de berger. Moi, l'Éternel, je serai leur berger : elles n'auront point de disette ; je les ferai reposer dans des parcs herbeux ; je les conduirai le long des eaux tranquilles et par des sentiers unis, pour l'amour de mon nom. Même quand elles marcheraient par la vallée de l'ombre de la mort, elles n'auront à craindre aucun mal ; car je serai avec elles, mon bâton et ma houlette seront leurs consolateurs. Je paîtrai mon troupeau comme un berger, je rassemblerai les

agneaux entre mes bras et les porterai dans mon sein; je conduirai doucement celles qui allaitent. Comme le berger étant au milieu de son troupeau recherche ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis; je les retirerai de tous les lieux où elles ont été dispersées au jour de la nuée et de l'obscurité, et je les nourrirai sur les montagnes d'Israël, auprès des cours des eaux et de toutes les demeures du pays. Je chercherai celle qui sera perdue, et je ramènerai celle qui sera chassée; je banderai celle qui sera blessée et je fortifierai celle qui sera malade. Je sauverai mon troupeau tellement qu'il ne sera plus en proie, et je traiterai avec lui une alliance de paix; je détruirai dans le pays les mauvaises bêtes, et mes brebis habiteront au désert en assurance, et dormiront au milieu des bois. Même je les comblerai de bénédictions, elles et tous les environs de mon coteau; et je ferai tomber la pluie en sa saison : ce seront des pluies de bénédiction. Et les arbres des champs produiront leur fruit, et la terre rapportera son revenu; et elles sauront que je suis l'Éternel, quand j'aurai rompu le bois de leur joug, et que je les aurai délivrées de la main de ceux qui les asservissaient. Je leur susciterai une plante célèbre; elles ne mourront plus de faim sur la terre, et elles ne porteront plus l'opprobre des nations. Je suis le bon berger, qui donne sa vie pour ses brebis; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent; je les appelle par leur

nom et elles me suivent, parce qu'elles connaissent ma voix. <sup>1</sup> »

Nous n'ajouterons rien à de pareils traits : nos développements ne pourraient que les affaiblir. Tels sont les traits sous lesquels Dieu se présente à nous dès les premiers mots de notre parabole, par cette seule image d'un berger et de son troupeau. Tels sont les soins, telle est la protection, tel est l'amour dont il se plaît à nous entourer.

Mais avançons dans l'examen de cette parabole; et, comme je le disais en commençant, chacun des traits qui la composent va nous révéler un nouveau prodige de cet amour.

Qu'arrive-t-il à ce berger qui possède cent brebis, et qui les aime d'une si tendre affection? « Il en perd une, » nous dit le sauveur. Cette brebis perdue, je n'ai pas besoin de vous le dire, c'est l'homme qui, en péchant, s'éloigne de Dieu et se plonge dans la condamnation : c'est chacun de vous, c'est moi-même, c'est tout homme sans exception dans son état naturel; car « ils se sont tous égarés, » dit l'Écriture, « ils se sont tous corrompus : il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul. Le salaire du péché, c'est la mort; et la mort a passé sur tous les

(1) Nomb., XXVII, 47. Ps. XXIII. Esaïe, XL, 44. Ezéch., XXXIV. Jean, X.

hommes, parce que tous ont péché. » Mais avez-vous jamais réfléchi, mes frères, au sens profond et sublime de cette expression, « perdre une brebis, » employée pour désigner l'égarément criminel du pécheur, et la condamnation qui en est la suite? Cet égarément, cette condamnation, nous sont représentés comme une perte que Dieu fait de son bien. Il semble qu'il perde quelque chose de sa félicité quand le pécheur se perd lui-même. Le salut de l'homme est comme la propriété de Dieu, et la condamnation que le pécheur attire sur sa tête est comme un larcin qu'il fait à Dieu, tellement ce Dieu d'amour a besoin du bonheur de ses créatures. Assurément il est impossible de rien imaginer qui donne une plus haute idée de l'amour de Dieu pour nous qu'une pareille image.

Au reste, ce n'est pas ici le seul passage de l'Écriture où Dieu se représente comme souffrant des péchés et du malheur des hommes. « Tu m'as asservi par tes péchés, et tu m'as travaillé par tes iniquités, » dit-il dans Esate. Et dans Jérémie : « j'ai entendu Ephraïm qui se plaint et qui dit : tu m'as châtié, j'ai été châtié comme un taureau indompté; convertis-moi, et je serai converti: car tu es l'Éternel, mon Dieu! Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant chéri? ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé? car toutes les fois que j'ai parlé de lui je n'ai pas manqué de m'en souvenir avec tendresse; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui, et j'aurai

certainement pitié de lui, » dit l'Éternel. Et dans Ezéchiel : « jetez loin de vous tous les crimes par lesquels vous avez péché, et faites-vous un nouveau cœur et un esprit nouveau ; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël ? car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur l'Éternel. » Et dans Osée : « comment t'abandonnerais-je, Ephraïm ? comment te livrerais-je, Israël ? comment te traiterais-je comme Adma, et te réduirais-je dans l'état de Tséboïm ? mon cœur est agité au dedans de moi, et mes compassions se sont échauffées en même temps ; je n'exécuterai point l'ardeur de ma colère, je n'en viendrai point à détruire Ephraïm. » Et dans l'évangile enfin : « oh ! si tu eusses connu, » disait le sauveur à Jérusalem en pleurant sur elle, « si au moins en ce jour qui l'était donné, tu eusses connu les choses qui appartiennent à ta paix ! mais désormais elles sont cachées de devant tes yeux <sup>1</sup>. »

La pensée de cette affliction, que produit dans le cœur de Dieu l'égarement du pécheur, est peut-être de toutes les considérations la plus puissante pour nous porter à la conversion ; elle reste encore comme ressource dernière là où toutes les autres ont échoué. O vous qui êtes blasés peut-être sur les considérations ordinaires dont s'appuient les appels des prédi-

<sup>1</sup> Esaïe, XLIII, 24. Jér., VIII, 21, 22 ; XXXI, 48, 20. Ezéch., XVIII, 31, 32. Osée, XI, 8, 9. Luc, XIX, 42.

cateurs de l'évangile ; vous que n'ont pu émouvoir ni l'attrait du bonheur céleste, ni les terreurs d'une condamnation éternelle, voici un nouveau motif que le Seigneur vous présente aujourd'hui pour vous engager à venir à lui : c'est la douleur que vous lui causez par votre égarement. Il a besoin de votre salut pour être heureux ; votre perdition est une perte pour lui ; son cœur de père est douloureusement ému d'un malheur dont vous ne savez pas vous affliger vous-mêmes, et c'est au nom de cette affliction divine, c'est pour lui autant que pour vous-mêmes, qu'il vous supplie d'accepter sa grâce et ses bienfaits. Ne voulez-vous pas lui rendre ce qu'il a perdu ? ne voulez-vous pas faire rentrer la joie dans ce cœur paternel ? à défaut de votre propre intérêt, ne vous laisserez-vous pas émouvoir par l'intérêt de votre père céleste, et pourrez-vous rester insensibles à un si merveilleux amour ?

Un nouveau pas en avant dans l'examen de notre parabole va nous faire découvrir dans cet amour de nouveaux trésors. Que fait le bon berger dont la brebis s'est perdue ? « Il laisse, » pour aller après elle, « les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert. » Remarquons, en passant, que ce mot *désert* ne désigne pas toujours dans l'Écriture une contrée stérile et aride, mais simplement des lieux inhabités, bien qu'ils puissent être fertiles. Il s'agit ici d'une contrée propre au



pâturage des brebis <sup>1</sup>. En disant que le berger laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis au désert, le sauveur n'a pas voulu dire que Dieu cesse d'entourer de ses soins et de son amour celles de ses créatures qui n'ont pas eu le malheur de s'égarer : il a voulu seulement représenter par là, d'une manière vive et saisissante, la sollicitude toute particulière du berger divin pour ramener à lui celles qui sont perdues. Il a tellement à cœur de les faire rentrer dans le chemin de la félicité, qu'il subordonne tout le reste à ce projet d'amour, et qu'il agit pour les sauver comme si elles étaient seules dans l'univers. Il oublie en quelque sorte, pour notre pauvre humanité, les myriades de ses créatures non déchues ; il oublie les anges, les principautés, les puissances célestes, et tous les êtres qui peuplent sans doute les mondes innombrables qui roulent dans l'espace ; parmi tout cet immense univers, parmi cette multitude de systèmes célestes où se perdent nos regards et notre imagination, il ne veut voir que notre petit système, et dans ce système, notre petite planète, parce que là se trouve la brebis qu'il a perdue ; il se dépouille en faveur de nous seuls de la gloire ineffable qui l'entourait ; il quitte ce trône du ciel qu'entourent les mille millions d'anges et les dix mille milliers des séraphins, pour descendre sur une terre que le péché a frappée de malédic-

<sup>1</sup> Comparez Matth., XIX, 43, 49. Jean, VI, 40.

tion; pour se mieux rapprocher de nous, il se rend semblable à une de ces créatures qui se sont perdues en violant sa loi; il souffre comme elles, plus qu'elles l'humiliation, la faim, la soif, la fatigue, la douleur; lui, le souverain maître de l'univers, il vient parmi les hommes pécheurs vivre d'une vie de souffrances et expirer du supplice d'un esclave: et tout cela, dans l'unique but de ramener à lui, c'est-à-dire au bonheur, sa brebis perdue; tout cela, pour subir lui-même à la place de sa créature coupable le châtiement qu'elle a mérité; pour acheter, au prix de sa propre félicité, le droit d'y faire participer l'homme pécheur et malheureux. Je vous le demande, mes frères, est-il possible d'imaginer un plus étonnant prodige de condescendance et d'amour?

Mais il y a plus encore dans cet image de l'abandon des quatre-vingt-dix-neuf brebis. Le Saint-Esprit a voulu représenter par là l'œuvre individuelle que Dieu fait à l'égard de chaque pécheur pour le racheter et le sauver. Non-seulement Dieu agit à l'égard de notre terre comme si elle était seule dans l'univers; mais il agit à l'égard de chaque pécheur comme s'il était seul sur la terre. « Je suis aussi assuré que Jésus est mort pour mes péchés », disait une pauvre et humble chrétienne, « que si j'eusse été seule à sauver, et qu'il ne fût mort que pour moi seule. » « Christ, » disait le pieux Adam, « voyait et sentait distinctement chacun de mes péchés, lorsqu'il suait des gru-

meaux de sang en Gethsémané, et lorsqu'il s'écriait sur la croix : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! » Ce sentiment de l'individualité de la rédemption est inséparable de la vraie foi. Chaque pécheur peut et doit se dire : c'est pour moi, pour moi proprement que Christ est venu au monde : il aurait quitté le trône du ciel, il aurait souffert en Gethsémané, il serait mort sur la croix quand bien même il n'y aurait eu que moi seul à sauver dans tout l'univers ; et ma rédemption est aussi certaine que si le rédempteur était venu pour moi seul. Puisse-nous, mes bien-aimés frères, entrer pleinement et sans réserve dans ce sentiment si précieux d'un salut individuel ! Aussi longtemps que Jésus n'est pour nous qu'un sauveur en général ; aussi longtemps que nous le considérons comme ayant souffert pour les péchés du monde, et non pas proprement pour *nos* péchés, pour *mes* péchés ; aussi longtemps que nous ne voyons en lui que *le* sauveur et non pas *notre* sauveur, *mon* sauveur, nous ne pouvons pas avoir part à son salut. Apprenons à nous placer en présence de ce salut comme si nous étions seul au monde, et à nous l'appliquer comme s'il n'était que pour nous seul ; oublions, en nous approchant de la croix de Christ, tout le reste de l'univers, comme il l'oublie lui-même lorsqu'il s'approche de nous, sa brebis perdue, pour la racheter et la sauver, laissant pour elle seule les quatre-vingt-dix-neuf au désert !

Après avoir laissé ces quatre-vingt-dix-neuf brebis au désert, le berger s'en va, nous dit la parabole, « sur les montagnes », c'est-à-dire dans les lieux les plus escarpés et les plus inaccessibles, pour « chercher celle qui s'est perdue. »

Ce nouveau trait nous découvre une face nouvelle de l'amour de Dieu pour le pécheur. Non-seulement il prépare tout pour son salut, non-seulement il accomplit lui-même ce salut en se chargeant de la condamnation que le pécheur a méritée : mais il va le chercher avec la plus tendre sollicitude pour le presser, par tous les moyens possibles, d'accepter ce salut que le pécheur n'est que trop disposé à repousser. Le fils de l'homme est venu tout à la fois *chercher* et sauver ce qui est perdu <sup>1</sup>. Toutes les dispensations de Dieu à notre égard, tous les évènements de notre vie ont pour but, dans la pensée de Dieu, de nous disposer à recevoir son salut ; ce sont autant de chemins divers par lesquels il cherche sa brebis perdue pour la ramener à lui. C'est pour cela qu'il nous envoie les bénédictions ; c'est pour cela aussi qu'il nous dispense les épreuves. Vous, sur qui Dieu s'est plu à répandre les jouissances de la fortune et tous les biens de cette vie, il vous cherche : ces bénédictions sont, dans son intention paternelle, un moyen de toucher votre cœur par la reconnaissance, de vous faire remonter du bien-

<sup>1</sup> Luc, XIX, 10.

fait au bienfaiteur, et de vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous, qu'il voulut faire naître et vivre dans cette pauvreté qui fut son partage à lui-même, il vous cherche : il veut par là détacher votre cœur de ce monde et de ses vanités, tourner vos pensées et vos affections vers des trésors plus précieux que ceux de la terre, et vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous, qui gémissiez sous le fardeau d'un corps malade et souffrant, il vous cherche : il veut vous faire soupirer après le repos réservé au peuple de Dieu, vous faire arriver par la souffrance du corps à la santé de l'âme, et vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous, qui pleurez sur la tombe d'un père ou d'une mère, d'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un enfant ; vous, qui veillez avec larmes auprès du lit de souffrance d'un être bien-aimé que Dieu va rappeler à lui, il vous cherche : il veut par là détourner vos affections de cette vie d'épreuves, les reporter vers ce séjour des réunions éternelles dont il vous a ouvert l'entrée par son sang, et vous ramener ainsi, brebis perdue, au bercail du bon berger. Vous tous autour desquels il multiplie de jour en jour les avertissements les plus solennels ; qui voyez la mort frapper ses coups les plus inattendus à votre droite et à votre gauche, comme pour vous dire que votre tour viendra bientôt, il vous cherche : il veut par là vous réveiller du sommeil funeste où vous plon-

gent les distractions de cette vie, vous placer en présence de l'éternité, vous faire mettre enfin sérieusement la main à l'œuvre de votre salut, et vous ramener ainsi, brebis perdues, au bercail du bon berger. Il vous cherche par la prédication de sa parole; il vous cherche par la commémoration de son sacrifice; il vous cherche par ces mouvements de repentance, par ces désirs de conversion, par ces dégoûts secrets du monde et de ses vanités, que son Esprit produit dans vos cœurs. De quelque côté que vous vous tourniez, quelque portion de votre vie que vous envisagiez, vous rencontrez partout le regard du Seigneur qui vous cherche, partout sa voix qui vous appelle, partout sa main qui vous montre l'unique chemin du salut et de la vie éternelle. Vous avez beau fermer les yeux à ce regard, vous détourner de cette main, et n'écouter point cette voix, le Seigneur ne se décourage point, il ne vous abandonne point pour cela : il revient à la charge, il vous cherche encore, il vous poursuit encore jusque sur les montagnes les plus inaccessibles où se réfugie votre indifférence, il vous crie encore comme au premier jour : « mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur ! Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ! Vous tous, qui êtes altérés, venez à la source des eaux ; et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez ; venez, dis-je, acheter sans argent et sans aucun prix du vin et du lait ! Tu t'es perdu,

Ô Israël ! mais en moi réside ton secours. Convertissez-vous, et vivez ; détournez-vous de votre mauvaise voie, et jetez loin de vous tous vos péchés ; faites-vous un nouveau cœur et un esprit nouveau : et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël ! »

Mes bien-aimés frères, qui n'avez pas encore profité de tous ces moyens de grâce dont le Seigneur vous environne avec tant d'amour, avec un si ardent désir de votre salut, ne résistez pas davantage : ouvrez votre cœur à cette grâce qui s'offre à vous ; n'attendez pas plus longtemps, de peur que plus tard il ne soit trop tard. Quelque chose ne vous dit-il pas que vous n'êtes pas dans le chemin de la félicité éternelle ? ne sentez-vous pas vous-mêmes qu'aussi longtemps que vous resterez dans votre état actuel, aussi longtemps que vous ne serez pas entrés dans une voie nouvelle, que vous n'aurez pas été changés par le Saint-Esprit, que vous ne serez pas devenus de nouvelles créatures en Jésus-Christ, vous ne pouvez être ni vraiment heureux dans ce monde, ni sauvés dans l'éternité ? Eh bien, il dépend de vous, de vous seuls d'être sauvés, d'être sauvés dès aujourd'hui et pour toujours. Entrez franchement dans cette voie nouvelle qui peut seule vous conduire au salut ; secouez cette vie de distractions et d'étourdissement qui vous fait perdre de vue le soin de votre âme ; allez au sauveur comme de pauvres pécheurs perdus et condamnés, qui ne peuvent rien par eux-mêmes et qui attendent tout de sa grâce ;

demandez-lui de mettre en vous, par son Saint-Esprit, cette foi dont vous sentez le besoin et que vous ne pouvez pas vous donner vous-mêmes ; demandez-lui ce cœur nouveau et pur dont vous éprouvez un secret désir, et sans lequel vous ne pouvez ni aimer Dieu, ni triompher du péché ; en un mot, laissez-vous trouver par ce bon berger qui vous cherche, qui vous poursuit avec une si tendre sollicitude !

Et que fera-t-il, enfin, quand il aura retrouvé sa brebis perdue ? « S'il arrive qu'il la trouve, » nous dit le sauveur, « il la met sur ses épaules tout joyeux, et étant de retour dans sa maison, il appelle ses voisins et ses amis en leur disant : réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue ! Je vous dis qu'il y aura de même de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui vient à se repentir, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. » Ces quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance, ce sont les anges qui ne sont point tombés et les élus déjà glorifiés ; ce sont aussi les pécheurs déjà convertis par la grâce du Seigneur, et qui, tout en ayant besoin encore d'actes particuliers de repentance pour leurs péchés de chaque jour, n'ont plus besoin de cette repentance générale que l'Écriture appelle nouvelle naissance ou conversion, et par laquelle on entre dans le chemin de la vie éternelle. De même qu'un père se



réjouit davantage de la guérison inespérée d'un fils attaqué d'une maladie mortelle, que de la santé dont jouissent ses autres enfants, qu'il aime pourtant d'une égale tendresse : de même la conversion et le salut d'un pécheur qui marchait vers la perdition cause une joie toute particulière au cœur de notre père céleste, et parmi les habitants de son royaume.

Ce dernier trait couronne dignement toute cette admirable peinture de l'amour de Dieu pour le pécheur ; il nous enlève à la terre pour nous transporter dans le ciel, et nous initier aux émotions ineffables qui agitent les habitants de ce glorieux séjour. Dans ces demeures bienheureuses qu'habitent les élus et les anges, et que l'Écriture nous dépeint comme favorisées de la présence toute particulière du Seigneur, il y a des joies célestes, comme il y a des afflictions divines. Les afflictions y sont causées par l'égarment et la perdition des pécheurs ; et les joies y ont pour objet leur conversion et leur salut. La conversion et le salut des pécheurs, voilà les événements qui dominent toute l'histoire du monde pour les habitants des cieux ; voilà les objets qui seuls paraissent dignes de fixer les regards des anges, et d'occuper une place dans leurs annales éternelles. Les événements les plus grands devant les hommes sont les plus petits dans le royaume des cieux ; et les événements les plus petits devant les hommes sont les plus grands dans le royaume des cieux. Ce qui occupe l'attention

des habitants du ciel, ce qui fait la matière de leurs sublimes entretiens, ce ne sont pas les révolutions des empires; ce ne sont pas les guerres des peuples et des rois; ce ne sont pas ces évènements dramatiques et romanesques qui excitent parmi les hommes de si vives préoccupations; ce ne sont pas les merveilles des arts, ni les prodiges de l'industrie: non, ce sont des évènements qui, le plus souvent, passent inaperçus aux yeux des hommes: c'est un pécheur ignoré qui apprend à connaître ses péchés, et qui prie pour la première fois de sa vie; c'est un petit enfant que sa mère instruit à joindre ses petites mains pour balbutier une prière; c'est, dans quelque chambre solitaire, une jeune fille qui, dans le secret de son cœur, renonce aux vanités du monde pour se donner à Jésus-Christ; c'est, dans les déserts de l'Afrique, un pauvre Béchouana qui se met à genoux derrière un buisson pour demander à Dieu un nouveau cœur. Voilà, voilà les grands objets qui fixent l'attention des anges, et les glorieuses conquêtes que célèbrent les harpes d'or des séraphins; voilà ce qui fait tressaillir d'une joie ineffable le cœur même de Dieu!

Ces évènements, qui font le sujet des joies et des fêtes éternelles, se multiplient de jour en jour sur la terre. Cette terre, dont le péché avait fait un désert spirituel, commence à « se réjouir, » suivant la parole du prophète, et à « fleurir comme la rose. » L'évangile de Jésus-Christ, traduit dans tous les idiomes con-

nus, est porté chez toutes les nations du globe; la foi chrétienne a ses armées et ses vaisseaux, qui accomplissent leurs paisibles conquêtes à côté de celles du commerce et de la politique. Habitants du ciel! vous pouvez vous réjouir au sujet du monde païen : l'Otaïtien a brisé ses idoles, le Zélandais dépose ses instruments de mort, l'Indou éteint la flamme de ses bûchers, le Hottentot se dépouille de sa grossière ignorance; et tous, se donnant la main à travers les déserts et les océans, se rencontrent dans une même pensée autour de la croix de Golgotha. Habitants du ciel! vous pouvez vous réjouir au sujet de notre Europe : bien des âmes qui n'avaient de chrétien que le nom sont réveillées de leur long sommeil; l'indifférence fait place au zèle, et l'incrédulité à la foi; les œuvres d'évangélisation se multiplient; l'empire de la superstition s'ébranle, et les populations, lassées d'un paganisme christianisé, demandent à grands cris la religion du pur évangile, le culte en esprit et en vérité. Habitants du ciel! vous pouvez vous réjouir, Dieu en soit loué! au sujet de cette église elle-même. Chaque année y voit augmenter le nombre de ceux qui deviennent sérieux à salut, et qui demandent, comme le geôlier de Philippiques : « que faut-il que je fasse pour être sauvé? » le zèle pour les œuvres chrétiennes y remplace de plus en plus l'amour des vanités du monde; la foi y éclate au-dehors par la charité, et chaque dimanche réunit dans ce temple bien des

âmes vraiment affamées du pain de la vie éternelle.

Chers frères, qui êtes restés jusqu'ici étrangers à la conversion et au salut, ne voulez-vous pas ajouter personnellement à ces joies des habitants du ciel ? ne voulez-vous pas, vous aussi, prendre place dans le bercail, et reposer sur le sein du bon berger ? ne voulez-vous pas un jour aller prendre votre part de ces fêtes éternelles qui ont pour objet le salut des âmes ?... O notre Dieu-sauveur ! « grand pasteur des brebis, qui, par le sang de l'alliance éternelle, fus ramené d'entre les morts, » viens toi-même chercher et réunir dans ton bercail toutes les brebis de cette bergerie ; donne efficace à l'appel que tu leur adresses par la voix de ton serviteur ; et qu'il y ait aujourd'hui une joie nouvelle au sujet de cette église, dans les demeures éternelles ! Amen.

Septembre 1845.

---